



Au Blond Soleil d'Automne

(Nouvelle Canadienne Inédite)

Par DAMASE POTVIN (1)



ETTE grise après-midi d'octobre, le vieux fermier Jean Dorval, seul dans la grande cuisine de la ferme, évoquait tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérance et les ardents étés pleins d'amour et de travail. Les coudes sur la table, avec torpeur il songea aux indécis lendemains, à la vieillesse prématurée, au destin de la terre, sa pauvre vieille terre si péniblement acquise, au destin de sa fille, sa chère Marguerite, son unique enfant.

(1) *Note d'Argenson*: Notre collaborateur, M. Damase Potvin, vient de faire paraître à la Librairie française de J. Alf. Guay, Québec, *Restons chez nous*, un beau et bon roman canadien dont la REVUE POPULAIRE publia, il y a quelques mois, un des chapitres à titre de primeur. Par ce chapitre et par les autres écrits de M. Potvin, parus ici, chacun a pu apprécier son genre très personnel. En un style agréable et très courant, sous des couleurs bien choisies et toujours bien malaxées, M. Potvin sait présenter des tableaux d'un réalisme sain. Il peint des tranches de vie vécue, et il s'en dégage une morale qui n'a pas besoin d'être étroite ni attristante pour être utile. Je conseille fortement l'achat et la lecture du roman de notre collaborateur; il est de la catégorie des ouvrages dont toute bibliothèque familiale devrait être abondamment garnie.

Quelques jours avant les labours d'automne, Jean Dorval avait loué un jeune immigrant belge, arrivé depuis quelques jours au Canada; Léon était un campagnard de bonne souche, orphelin d'un petit village de la Flandre. Il se trouvait à remplacer la fermière, morte au printemps, après avoir, de son cœur et de ses bras, contribué autant et plus que son homme à la création de leur patrimoine. Depuis cinq ans, le terrien souffrait de rhumatismes par crises nombreuses, croissantes d'intensité, et il négligeait la besogne, en se plaignant contre l'usure de son vieux corps. Les voisins ne le voyaient plus guère dans les champs. Son temps se partageait entre la cuisine de la ferme et ses étables où, le soir, quand les bestiaux étaient rentrés, il allait leur parler comme à des êtres humains, leur confiant, en phrases naïves, les peines et les regrets qui gonflaient son vieux cœur solitaire. Les bonnes bêtes semblaient comprendre les paroles de leur vieux maître; l'une d'elles tournait tristement la tête, lui répondait par un beuglement attendri qui remuait comme un cri humain... Et dans cette atmosphère d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières et où l'on n'entendait que le mouvement rythmé des mâchoires qui remuaient, et le bruit des chaînes aux nœuds luisants sur le bord des mangeoires, Jean Dorval semblait heureux et son âme de vieux terrien goûtait un moment d'ivresse.

Mais pour l'instant, en cette grise après-midi d'octobre, Jean Dorval se sent malheureux et d'une tristesse indicible. Des larmes roulèrent bientôt sur ses joues d'écorce ru-